

ANNE-FRANCE DAUTHEVILLE

L'Australie e'est en bas à droite



**UN VOYAGE INÉDIT
D'ANNE-FRANCE DAUTHEVILLE**

**PAYOT
VOYAGEURS**

Vingt-deux mille kilomètres sur une BMW 750, le tour complet de l'Australie – et une vie bouleversée. Nous sommes en 1975, Anne-France Dautheville a 31 ans. Deux ans plus tôt, l'Afghanistan avait été pour elle la terre des rencontres (*Et j'ai suivi le vent*) ; l'Australie sera celle de l'émerveillement face à l'immensité d'un monde-racines, un monde d'avant les êtres humains, un monde où, mieux que dans le désert, elle ressentira ce que veut vraiment dire « être seul au monde ». Et puis ce périple, elle le débuta la peur au ventre : on lui avait trouvé une boule dans un sein, elle décida de faire un « trip magique », son dernier voyage, qui serait aussi le plus beau, le plus intense ; en bas à droite de la mappemonde il y avait l'Australie, une Australie bien plus sauvage qu'aujourd'hui – et c'est sur cette île-continent qu'elle pointa le doigt.

Anne-France Dautheville est la première femme à avoir fait en solitaire le tour du monde à moto, au début des années 1970. Elle le raconte dans *Et j'ai suivi le vent*. Elle est également l'auteur de *La vieille qui conduisait des motos*.

ANNE-FRANCE DAUTHEVILLE
AUX ÉDITIONS PAYOT

*L'Australie, c'est en bas à droite
La vieille qui conduisait des motos
Et j'ai suivi le vent*

Anne-France Dautheville

L'Australie,
c'est en bas
à droite

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Carte : Laure Moulin-Roussel

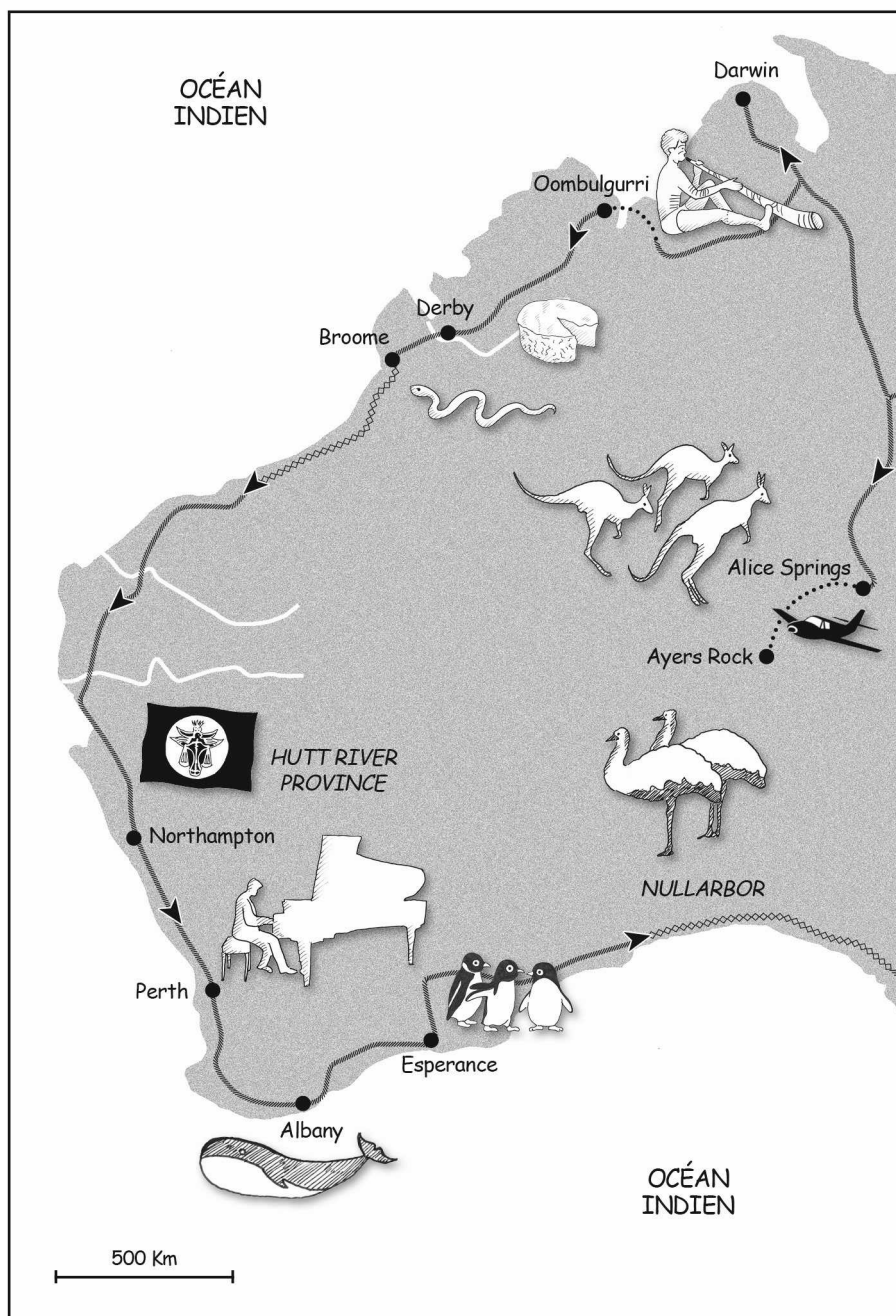
Conception graphique de la couverture : Sara Deux

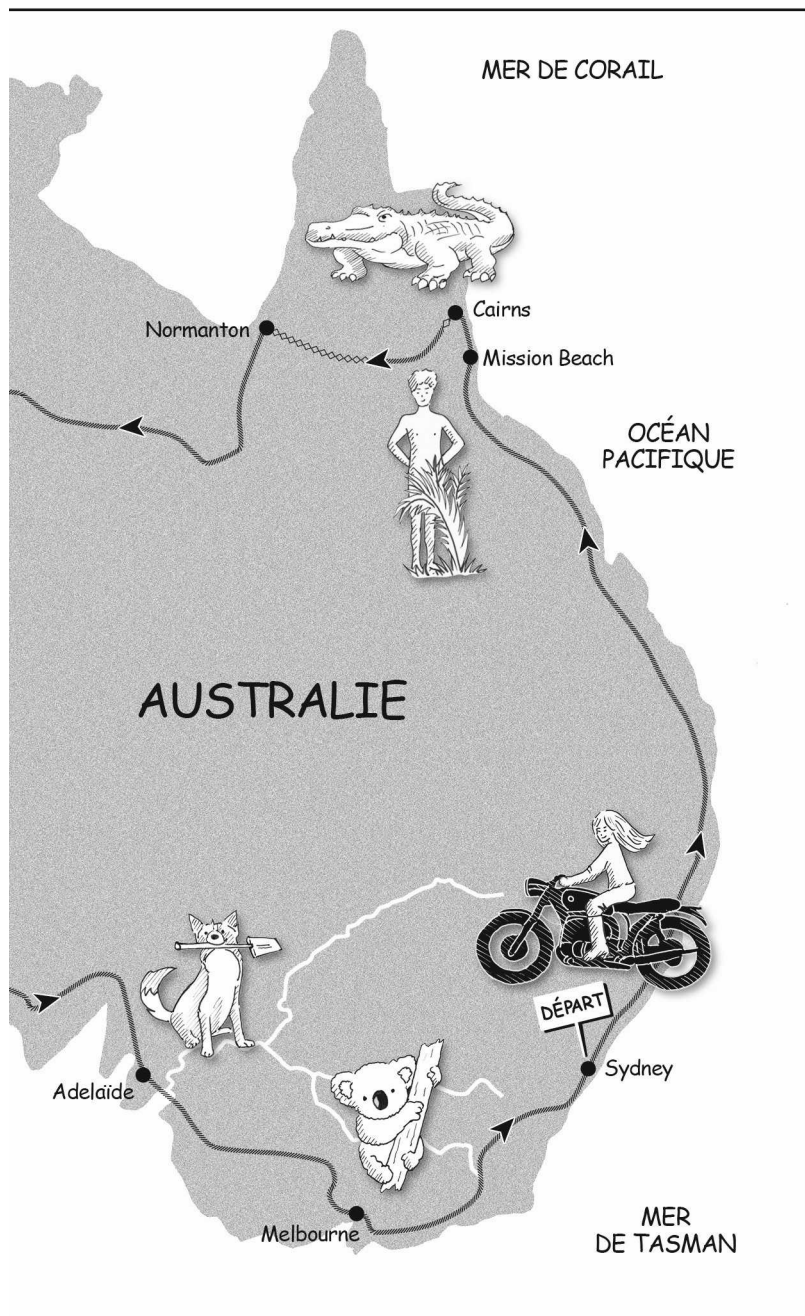
Illustration : © Chez Gertrud

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021

ISBN : 978-2-228-92745-1

À tous ces kangourous que j'ai croisés, à ces koalas râleurs et charmants, à l'oiseau qui rigole et au crocodile qui ne m'a pas mangée, à cette Australie que j'ai tant aimée, à ces Australiens qui m'ont si bien entourée, je vous le dis : pour vous, il y aura toujours une assiette sur ma table !





La malédiction du 95c

Dans ma famille maternelle, le cancer du sein droit était un devoir incontournable. Ma grand-mère, sans doute celle d'avant et d'autres encore s'étaient soumises au destin décidé par le Ciel ; Maman attendait le sien. En tant qu'aînée, je me devais de sacrifier à la tradition, même si je n'avais aucun intérêt pour la question. Voici qu'en 1975, je me découvre une boule bien dure, en ce lieu historique et maudit. À cette époque, les écrivains n'avaient pas de sécurité sociale, à eux de souscrire une assurance volontaire. Autant s'acheter un diamant ! Je n'avais pas le premier sou pour cela, les traitements auraient ruiné la famille, donc je ne pourrais pas me soigner, donc j'allais mourir. Autant m'offrir un dernier bonheur, dans mes prix : l'Australie. Depuis le temps que je me demandais à quoi ressemble cette masse perdue en bas et à droite de mon atlas, le moment était enfin venu de le découvrir. Mon tour du monde m'avait valu une petite place dans celui de la moto, quelques reportages m'avaient inscrite parmi les journalistes pigistes, il n'en fallait pas plus pour organiser un voyage : un importateur vous prête une machine, vous la rendez à l'arrivée. Une compagnie d'aviation vous transporte

en échange d'une présence dans vos écrits et sur les photos. Je ne demandais jamais d'argent, pour rester libre de mon information, parfois j'en payais le prix : dans *Et j'ai suivi le vent*, le récit de ma grande vadrouille deux ans plus tôt sur une petite Kawasaki, je ne débordais pas de sympathie pour l'empire du Soleil-Levant... inutile de contacter les firmes japonaises. Je me suis tournée vers BMW. La maison mère, à Munich, me donne rendez-vous pour le vendredi suivant, dans l'après-midi. J'enfourche ma fidèle 250 Suzuki, traverse la Suisse, rejoins la Bavière, trouve l'usine... bureaux fermés. On m'avait oubliée. Ou alors on avait cru à une blague. Retour chez mes chats, tant pis, j'attendrai la mort avec eux.

J'avais confié un petit mot désenchanté au gardien ; le lundi, le téléphone sonne, on est navrés, une moto vous attendra à Sydney, etc., etc. Fort bien, je mourrai plus tard. Quantas m'offre mon billet, le 23 juin, j'arrive à Sydney, file poser mes bagages au YWCA, une auberge de jeunesse fort bon marché. Et enfin, je peux vérifier ce que l'école m'a enseigné : l'eau qui coule du robinet dans le lavabo de la salle de bains tourne à l'envers dans l'hémisphère Sud. On ne m'a pas menti.

Le lendemain matin, je me rends chez Tom Byrne, l'importateur BMW. Un monsieur un peu rond, fort aimable, qui n'a jamais entendu parler de moi ! Munich n'a rien transmis. Sans doute Tom était-il télépathe, il m'a prêté une R75 noire, la moto la plus chère du pays. En Australie, BMW signifie « Best Motorcycle in the World », meilleure moto du monde. Au guidon de cette merveille, roulant à gauche au nom du Commonwealth, j'ai écumé Sydney. La ville s'est posée au fond de l'estuaire de la Parramatta, escortée par une foule de

petits cours d'eau ; au fil des marées, l'océan vient leur rendre visite avec son cortège de requins. Combien de fois m'a-t-on raconté l'histoire de cette maman qui, un jour de forte chaleur, trempait son bébé dans l'une de ces rivières finissantes ; il y a eu un remous, elle en a ressorti deux petites mains et plus rien au bout. Et combien de fois m'a-t-on raconté l'histoire de Harold Holt, Premier ministre, dévoré par un requin en 1967... on n'a jamais retrouvé son corps, alors aujourd'hui on dit juste qu'il s'est noyé. Une seule certitude : la mer est dangereuse, les pancartes blanches ornées de la silhouette bleue d'un squalo mettent tout le monde en garde, illettrés compris.

J'ai écumé Sydney, aérienne, un peu folle, où les gratte-ciel voisinent avec des maisons victoriennes, où l'opéra déploie ses voiles de béton à côté du port des ferries ; je ne saurais trop vous recommander la cafétéria qu'il a installée au ras de l'eau, excellente et pas chère. Tant que vous y êtes, prenez le bus 333, il vous emmènera le long de la côte jusqu'à Bondi Beach ; même sans moto, c'est l'une des plus jolies promenades en ville. J'ai adoré la bonne humeur, les rires et ce plaisir que je croyais uniquement franco-français de rester deux heures à table parce qu'on a mille choses à se raconter. Un seul problème : ce fichu accent *aussie* déforme l'anglais convenable que l'on m'avait enseigné ; pendant ces premiers jours, j'ai manqué un bon tiers des conversations !



Raté sonore

Cela se passait entre Kandahar et Hérat, en Afghanistan, pendant mon tour du monde. Sur ma petite moto, je me régalaïs d'un paysage rude et pelé, que la moindre branche verte rendait à une vie qui faisait écho à la mienne. Soudain, le moteur se met à tousser. Il y a deux ou trois maisons un peu plus loin, fort bien, si j'ai besoin d'eau ou d'un coup de main, j'y trouverai des humains. Je m'arrête, entreprends de bidouiller mon carburateur. Quatre hommes arrivent, turban de rigueur, s'étonnent de voir une femme seule avec une moto, en plus avec des dons mécaniques, sourient pour l'accueillir, ne parlent ni anglais, ni français, ni rien d'autre que le farsi. Nous entreprenons une conversation faite de cinq mots et quatre gestes, un exercice que j'adore parce qu'il dit la bonne volonté. Sauf que, parmi ces hommes, il y en a un qui me déplaît fortement : le visage chafouin, la peau grêlée, et en plus, il touche ma botte sans doute pour voir si c'est du cuir ou du zénana amélioré. Je repousse ses doigts, il recommence, je l'engueule. Et lui me répète inlassablement : « *Herat, sex-club !* » Les autres laissent faire, sans doute est-il important dans le coin. Finalement, le

moteur repart, je saute en selle et je file. J'arrive à Hérat quand le soleil commence à descendre. Et alors, je comprends ma faute, ma très grande faute : le pauvre type, plein de bonne volonté, croyait me dire : « *Herat, six o'clock*¹ ! »



1. *Hérat*, 6 heures.

Mon crapaud chez les nudistes

À cette époque-là, une Française pas trop mal faite sur une grosse machine, c'était du pain bénit pour les journalistes australiens. En une semaine, tous les magazines spécialisés, les quotidiens, les radios de Sydney m'ont ouvert leurs pages et leurs micros. Tom avait été généreux, un tsunami publicitaire l'a récompensé. Je suis partie, poignée dans le coin, cancer au sein, pour faire le tour du continent.

Il faudrait vingt-six volumes pour raconter ce voyage. Dès les premiers kilomètres, je suis tombée amoureuse de ce pays, comme cela avait été le cas en Afghanistan, comme ce le serait au Pérou. Il doit y avoir, en certains lieux de la planète, une sorte de musique muette qui m'enchant. En moins de deux jours, j'avais oublié la malédiction mammaire pour me régaler de ce que je voyais, de ceux que je croisais. Imaginez un arbre au bord de la route, pas très grand et dodu ; au passage de la moto, toutes les feuilles s'envolent : ce sont des *budgerigars*, de petits oiseaux verts. Imaginez-en un autre, long de tronc, avec une grosse galle à mi-hauteur. Le moteur ronfle, la boule se tord, c'est un python, dérangé dans sa sieste. Imaginez un orage qui barre

tout l'horizon, des nuées noires qui flottent presque au ras de la plaine immense, une bande de lumière entre ciel et terre, et des millions d'éclairs qui tombent en rideaux désordonnés. Imaginez le cyclone Tracy qui déboule sur Darwin, la nuit de Noël, et au matin, la moitié de la ville est dépecée par les vents. Imaginez, au bord de la route, des wallabies, ces jolis kangourous gris, écrasés parce qu'ils n'ont pas appris à se méfier des monstres dont les yeux, la nuit, sont des étoiles, qui grognent tout le temps, qui sentent mauvais et qui, à la place des pattes, ont des choses rondes et sombres. L'Australie est aussi violente que somptueuse, il faut l'accepter. Personne, jamais, ne la domptera. Pour cela aussi, je l'aime.

Après l'épisode télévisuel de Brisbane que je vous ai raconté dans *La vieille qui conduisait des motos*, j'avais repris ma route vers la Grande Barrière de corail. Et voilà qu'au détour d'un sandwich dans une station-service, je tombe sur Pete et Steve. Deux garçons sur une BMW noire, grand-mère de la mienne. Ils vont camper quelques jours à Mission Beach, un lieu paradisiaque, près de Tully. Nous roulons une journée ou deux ensemble, et puis nos chemins se séparent. Mais promis juré, j'irai les rejoindre dans leur éden.

Une semaine plus tard, j'arrive à Tully, une ville minuscule sur fond de champs de canne à sucre en flammes ; ainsi fait-on avant la récolte, pour brûler les feuilles sèches, chasser les serpents et autres assassins embusqués au pied des tiges. Petit conseil aux motards désireux de visiter la région : si vous voyez quelque chose de rond et brun, de la taille d'une assiette, méfiez-vous. Il s'agit d'un *cane toad*, un

crapaud, une catastrophe. L'Australie est une île, grande comme quatorze fois la France, isolée du reste du monde et de son histoire jusqu'à sa découverte par un Hollandais, Willem Jansz, en 1606. Il se contenta des côtes, ainsi firent ceux qui le suivirent ; c'est l'Anglais James Cook qui ouvrit le premier chapitre de la conquête, en 1770 ; alors déboulèrent des humains, des animaux, des plantes, toutes créatures inconnues d'un écosystème qui n'avait aucun moyen d'assimiler toutes ces nouveautés. Les lapins furent une catastrophe, il n'y avait pas de prédateurs pour les réguler ; l'Australie finit par importer la myxomatose, puis la puce espagnole, puis toutes sortes de maladies auxquelles les petites bêtes finissent par s'habituer. Les figuiers de Barbarie ont failli ravager le Queensland, c'est un petit papillon, la pyrale d'Argentine, qui en est venu à bout. Quant au *cane toad*, un crapaud buffle, il a été trouvé dans l'île de Hawaii, véritable messie propre à sauver les plantations de cannes à sucre de toutes les bestioles qui les rongent. On avait oublié, une fois de plus, qu'il n'y a personne pour limiter sa prolifération ; or une femelle est capable de pondre jusqu'à 30 000 œufs à la fois. Pour en revenir à la malédiction crapaudesque dans la vie du motard, il faut absolument éviter de rouler dessus : il éclate, ça dérape comme du verglas.

Donc j'arrive au camping municipal de Tully, rempli de caravanes convenables avec antenne télé. À l'accueil, une dame sèche et laide me toise ; je lui demande humblement de m'indiquer où se trouvent les deux garçons sur une moto noire.

– Pas de ça ici ! crache-t-elle. Allez voir chez les *blokes* (les mecs, avec tout ce qu'ils ont de révoltant pour une âme bien née) !

Elle consent à m'indiquer un chemin à droite en sortant, à sa mine je comprends que nous faisons humanité à part. Me voilà sur un sentier entre deux murs d'arbres en émeraude massive qui descend vers un océan de saphir. Tout est pur, tout est apaisant, la moto ronronne à peine pour éviter de déranger les oiseaux. Soudain, deux silhouettes claires surgissent des buissons, deux garçons souriants et complètement nus. Ils me saluent avec un fort gentil sourire, et moi je me dis que mon éducation bourgeoise et protestante ne m'a pas préparée à ce genre de rencontre. Les yeux fixés à la hauteur de leurs sourcils, je m'enquiers de mes copains.

– Bien sûr, ils sont là ! Jim, vas les chercher, et moi, suivez-moi !

Un autre sentier part à droite, j'y engage les 220 kilos de ma machine, plus les bagages, plus moi, priant le ciel que le sol supporte son poids. Quand on a de la moralité, il est quand même plus facile de suivre deux fesses qu'une seule virilité qui se balance. Les grands arbres filtrent le soleil, il fait doux, le monde est fou. Et soudain, tout s'arrête, surtout moi : la moto s'est coincée entre deux troncs un peu trop rapprochés pour que passent les valises accrochées au porte-bagages. Je suis posée sur la selle comme une pince à linge sur sa corde, incapable de faire reculer le monstre, et, je l'avoue, morte de rire. Arrivent Pete et Steve, habillés. Ils me délivrent, et enfin je rencontre les *blokes*.

En cette année 1975, les Australiens avaient un gouvernement de gauche. Au nom du respect humain, il avait été décidé qu'un chômeur devait pouvoir vivre dignement de son allocation, ne pas avoir de travail étant un grand malheur. Il aurait été inhumain de le forcer à déménager pour trouver un job, encore plus d'exiger une vérification de ses diplômes, ce qui eût suggéré qu'à la misère il aurait pu ajouter de la malhonnêteté dans ses déclarations. Confiance, idéal, petits oiseaux en somme. Aussitôt l'Australie a vu se multiplier les ingénieurs atomiciens. Ils arrivaient dans une bourgade comme Tully, s'enregistraient au bureau de chômage.

– Mais on n'a pas d'usine atomique, répondaient les préposés.

– Pas grave, on attendra qu'il s'en construise une !

Je me suis retrouvée dans un campement de supposés surdiplômés, mâles et femelles, qui passaient la belle saison dans la jungle, surfaient, lisaient, discutaient, entretenus par les impôts de leurs concitoyens. Quand arrivaient les cyclones, autour du mois de décembre, ils émigraient vers la côte Sud, où les vagues sont vigoureuses et les usines atomiques également inexistantes.

Mission Beach était, en effet, un petit paradis : une nature magnifique, un océan de tous les bleus, des plantations d'avocats un peu plus loin, et les toilettes du camping à vingt mètres, il suffisait de passer sous la barrière pour en rejoindre la baraque. J'ai planté ma tente à côté de celle de mes amis. Toute la soirée, les ingénieurs ont joué de la guitare, chanté du Vivaldi, récité des poèmes. Au petit matin, j'ai été réveillée par deux vieilles qui riaient, l'une à droite,

l'autre à gauche. Leurs voix éraillées se répondaient, à celle qui se gondolerait le plus fort. Il s'agissait de deux kookaburras, des sortes de martins-pêcheurs au plumage brun et beige, qui glapissent au lieu de chanter.

Fort réjouie par ce gag aviaire, je passe donc sous la barrière du camping, file vers les toilettes avec porte et papier. Entre dans le bâtiment. Pose la main sur une poignée, tire le battant, marque un temps d'arrêt. À ce moment précis, un ouragan cellulitique, multiménopausé, vêtu d'une robe de chambre en soldes, me catapulte contre le mur, et la dame s'enferme, satisfaite d'avoir montré à une *bloke* sa supériorité. J'entends le froufrou du tissu que l'on retrousse, le plic-plic des gouttes qui pleuvent dans la cuvette, le frf-fr du papier que l'on tire, et... un hurlement d'horreur. La porte s'ouvre à la volée, la dame s'enfuit, et à l'endroit du bouton qu'il faut presser pour vider la chasse d'eau, un gros *cane toad*, ulcéré d'avoir été pris pour un accessoire sanitaire.



Théorie des petites boîtes

Un possible cancer m'avait envoyée en Australie, il s'inscrit dans une histoire qui me dépasse de bien loin. Dans la famille de ma mère, vous disais-je, le cancer du sein était une obligation ; la tradition allait jusqu'à désigner le site : le sein droit. Ma grand-mère en est morte, elle avait 64 ans. Maman, chaque année, me prenait à part : « Anne-France, ne dis rien à ton père, j'en ai un... » À la longue, il était devenu un héros de la vie familiale, nous l'avions rebaptisé « Cancer de la chaussure » ; quand l'absurdité devient envahissante, autant rire. Bien entendu, nous ne l'en avons pas informée, elle nous aurait tués. L'un des piliers de la bande qui m'entourait était un cancérologue de génie. J'ai fini par lui demander son aide : qu'il la reçoive, qu'il l'examine, qu'il la déguste à jamais de ce jeu malsain. Ainsi a-t-il fait, malgré lui, malgré elle. Il y avait une sale petite tumeur, bien installée à droite, comme il se doit. À ce moment précis, une boule, une nouvelle, est apparue chez moi, du même côté, comme un écho. Ponction, analyse, ce n'était rien, juste une glande qui, s'étant remplie de liquide, faisait son intéressante.

Maman est morte, d'un autre cancer patiemment construit à grandes bouffées de Gauloises bleues. Nous ne savions pas nous aimer : elle avait essayé de me façonner à son image, comme elle l'avait été à celle de sa mère, et moi, je refusais d'être clonée. En fait, j'étais incapable d'utiliser à sa façon l'éducation qu'elle me donnait, mais j'en étais imprégnée, malgré moi. À la fin des années 1990, un éditeur a supprimé l'un de mes livres auquel je tenais. C'était une très vilaine histoire qui m'a fait du mal. Une fatigue immense m'a terrassée, le pilier de la bande m'a prescrit une radio : une étoile pointue s'était nichée dans ma poitrine, à droite. Un as du scalpel est allé la chercher. On m'avait dit : « Quand tu te réveilles, si tu sens qu'on t'a incisée sous l'aisselle, on est allé chercher des ganglions pour voir s'il y a des métastases, donc c'est mauvais signe. Sinon, tout va bien. » J'ouvre les yeux, rien, la peau est intacte, sauvée. L'as du scalpel arrive, l'œil dépité : « Je ne l'ai pas trouvé... »

Pendant deux ans, l'étoile pointue faisait la maligne sur tous les clichés. Je continuais d'être épuisée, de moins en moins à mesure qu'elle diminuait. Mon ami le cancérologue y perdait son latin. Finalement, Monique, une biologiste aussi géniale que lui, a proposé une solution : un cancer essayait de s'installer, je le combattais au prix d'un effort terrible. Comme je l'empêchais d'installer tous ses composants, il n'était pas identifiable. Il a fini par s'effacer, j'ai retrouvé ma force et ma bonne humeur.

Deux fois de suite, mon corps avait obéi à une loi que je rejetais. La première, il m'avait envoyé un signal, la seconde, un missile. Quelle était cette bataille, je l'ignorais ;

elle n'était pas la mienne, et pourtant... On m'a surveillée, radiographiée avec régularité. J'ai eu 63 ans. Cette année-là, une tumeur, une vraie, a été débusquée ; elle s'était cachée à l'endroit habituel, sous la cicatrice, sans m'envoyer le moindre signal, pas même une envie de sieste, un bâillement d'après-dîner. On l'a sortie, sept semaines de rayons, fin de l'épisode. J'ai fêté mon 64^e anniversaire et la vie, à l'âge exact où ma grand-mère l'avait quittée.

Avait-elle choisi de mourir ? Qui peut le savoir ? Sans doute avait-elle été élevée comme elle le fit pour sa fille. À cette époque, il n'était pas question d'aider un individu à se construire, la différence était fort mal venue dans un monde où chacun vivait dans le regard de l'autre. Une bonne éducation d'alors s'appellerait décalque aujourd'hui. Le XIX^e siècle est mort en Mai 68, quand il a été interdit d'interdire, quand chacun a eu le droit de dire : « Je suis moi ! » Tout d'un coup, le monde et les têtes se sont ouverts. Jusque-là, je ne savais pas qui j'étais, ce que j'étais, alors je n'étais rien et je faisais beaucoup de bruit pour être quelque chose. Je n'ai pas plus compris en mai qu'en avril ou en juin, mais j'ai eu le droit de choisir. J'ai voyagé, j'ai écrit, je me suis apaisée. Et j'ai fini par comprendre cette stupide malédiction du sein droit. Il symbolise certainement un problème dans la lignée maternelle, lequel exactement, je l'ignore ; il devait être lourd pour qu'on en arrive à mourir. D'une génération à l'autre, on se le transmettait, bien enfermé dans sa petite boîte ; le péage pour regarder ailleurs, éviter de l'ouvrir, d'affronter ce qu'on y avait caché, c'était ce cancer-là.

J'ai été imprégnée par cette histoire, dès ma naissance. La société nouvelle, en acceptant de m'accueillir telle que je suis, m'a permis de nettoyer la situation : la première alerte m'envoie en Australie, j'en reviens pour écrire mon premier roman, ce qui aiguillera mon destin dans la bonne direction. La deuxième s'inscrit dans la logique familiale, je me bagarre, je gagne. La troisième a fait éclater la baudruche (je ne parle pas de mon sein !), le couvercle a sauté, et moi, j'ai continué de me régaler de ma vie, sans me valoriser par des batailles remportées, sans prendre ma mesure par des rivalités, sans pleurer sur ce que je n'ai pas. Je suis au centre de ma vie, mais je sais que je m'inscris dans l'univers, que je suis indispensable à son architecture, au même titre que la moindre mouche qui se pose sur ma lampe, ou la poussière emportée par le vent. Je suis moi.

Combien de boîtes fermées héritons-nous dès notre conception ? Elles nous sont confiées afin que nous les explosions, afin que plus jamais elles ne se referment. Pour que nous installions l'harmonie à la place du conflit. Pour que la longue ligne sombre et tordue qui nous relie à nos anciens se démêle, s'éclaircisse. Pour que le passé et le présent, enfin unis, permettent à la créature d'avancer vers la lumière... Un peu de sagesse, ce serait déjà bien.



De l'utilité d'une petite Saint Laurent sur une moto

Quelqu'un m'avait dit : « Si tu arrives vivante à Cairns, vas les voir de ma part ; ils t'accueilleront. » Je n'étais pas morte, John et Patricia m'avaient ouvert leur porte, donné leur chambre d'amis, présenté le perroquet qui a levé une aile en disant : « *Scratch cookie !* » alors j'ai gratté la bête. Ensuite ils m'ont annoncé que je les accompagnerais au grand banquet des *bush pilots*, ces fous volants dans leurs petites machines, indispensables à la vie de ce pays trop grand pour les moyens de transports normaux. Il faut ici préciser un point important : j'avais appris l'anglais, puis l'américain pendant mon tour du monde. L'australien, c'est une autre affaire, surtout quand on arrive au Queensland, ce doigt dressé au nord-est du pays. Pour résumer la situation, de trois mots sur six au départ, en une petite semaine, j'en comprenais deux sur quatre, ce qui était bien suffisant pour camper, manger, faire le plein. J'ai donc compris ce que je pouvais, et j'ai sorti La Robe. Dans tous mes voyages, j'ai emporté des pièces détachées, des tenues empilables pour résister au froid et au chaud sans trop de bagages. Plus

une petite Yves Saint Laurent – soldes de soldes – du temps de ma splendeur publicitaire. Une chose longue et sublime, infroissable de surcroît.

Au soir venu, un coup d'œil approbateur de John, admirateur de Patricia, me confortent dans la justesse de mon choix. Nous arrivons au bâtiment où se déroule la fête. Je n'avais juste pas compris que mes nouveaux amis en étaient les traiteurs. Sur mes hauts talons, dans ma robe couture, j'ai trimballé des plateaux et des bouteilles. Au dessert, j'ai eu droit à de grandes claques sur les fesses tandis que de grosses voix tonnaient : « Dis à ton patron qu'il se grouille de te lâcher, qu'on aille guincher, poulette ! » Traduction assurée par une Patricia hilare.

Je n'ai pas guinché. Je suis revenue à la maison, avec mes amis, épuisée, prête à brûler mes escarpins ; une fois de plus, le diagnostic était irréfutable : l'humain est l'animal le plus crétin de la création : il pèse de tout son poids sur deux fois même pas vingt centimètres, ses pieds, sans même une paire d'ailes pour alléger la charge. Quant à l'humaine, moi comprise, je lui décerne la palme de l'*andouilla mirabilis* parce qu'au choix lamentable des pieds, elle ajoute celui des chaussures à talon. « *Scratch cookie !* » a dit le perroquet. Il n'avait pas fini sa phrase que je dormais déjà.

Tandis que John et Patricia vaquaient à leurs affaires, j'ai troqué la moto pour le bateau, celui qui relie Cairns à Green Island. Trois quarts d'heure plus tard, il mettait en panne au bout d'une longue jetée en bois, et le paradis n'était plus sur terre, il se trouvait en mer. Des eaux turquoise, des arbres en jungle, du corail et une tour sous-marine percée de grandes fenêtres avec vue directe sur le